

Eugène Ionesco
RHINOCÉROS
Pièce en trois actes
Et quatre tableaux
Éditions Gallimard, 1959

PERSONNAGES par ordre d'entrée en scène :

LA MÉNAGÈRE

L'ÉPICIÈRE

JEAN

BÉRENGER

LA SERVEUSE

L'ÉPICIER

LE VIEUX MONSIEUR

LE LOGICIEN

LE PATRON DU CAFÉ

DAISY

MONSIEUR PAPILLON

DUDARD

BOTARD

MADAME BŒUF UN POMPIER MONSIEUR JEAN

LA FEMME DE MONSIEUR JEAN

PLUSIEURS TÊTES DE RHINOCÉROS

ACTE PREMIER

Décor

Une place dans une petite ville de province. Au fond, une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Au rez-de-chaussée, la devanture d'une épicerie.

On y entre par une porte vitrée qui surmonte deux ou trois marches. Au-dessus de la devanture est écrit en caractères très visibles le mot: « ÉPICERIE ».

Au premier étage, deux fenêtres qui doivent être celles du logement des épiciers.

L'épicerie se trouve donc dans le fond du plateau, mais assez sur la gauche, pas loin des coulisses.

On aperçoit, au-dessus de la maison de l'épicerie, le clocher d'une église, dans le lointain. Entre l'épicerie et le côté droit, la perspective d'une petite rue.

Sur la droite, légèrement en biais, la devanture d'un café. Au-dessus du café, un étage avec une fenêtre.

Devant la terrasse de ce café : plusieurs tables et chaises s'avancent jusque près du milieu du plateau. Un arbre poussiéreux près des chaises de la terrasse.

Ciel bleu, lumière crue, murs très blancs.

C'est un dimanche, pas loin de midi, en été. Jean et Bérenger iront s'asseoir à une table de la terrasse. Avant le lever du rideau, on entend carillonner.

Le carillon cessera quelques secondes après le lever du rideau.

Lorsque le rideau se lève, une femme, portant sous un bras un panier à provisions vide, et sous l'autre un chat, traverse en silence la scène, de droite à gauche.

À son passage, l'Épicière ouvre la porte de la boutique et la regarde passer.

L'ÉPICIÈRE

Ah ! celle-là ! (À son mari qui est dans la boutique.) Ah ! celle-là, elle est fière. Elle ne veut plus acheter chez nous.

L'Épicière disparaît, plateau vide quelques secondes.

Par la droite, apparaît Jean ; en même temps, par la gauche, apparaît Bérenger. Jean est très soigneusement vêtu: costume marron, cravate rouge, faux col amidonné, chapeau marron. Il est un peu rougeaud de figure. Il a des souliers jaunes, bien cirés ; Bérenger n'est pas rasé, il est tête nue, les cheveux mal peignés, les vêtements chiffonnés ; tout exprime chez lui la négligence, il a l'air fatigué, somnolent; de temps à autre, il bâille.

JEAN, *venant de la droite.*
Vous voilà tout de même, Bérenger.

BÉRENGER, *venant de la gauche.*
Bonjour, Jean.

JEAN
Toujours en retard, évidemment ! (*Il regarde sa montre-bracelet.*) Nous avons rendez-vous à onze heures trente. Il est bientôt midi.

BÉRENGER
Excusez-moi. Vous m'attendez depuis longtemps?

JEAN
Non. J'arrive, vous voyez bien.

Ils vont s'asseoir à une des tables de la terrasse du café.

BÉRENGER
Alors, je me sens moins coupable, puisque... vous-même...

JEAN
Moi, c'est pas pareil, je n'aime pas attendre, je n'ai pas de temps à perdre. Comme vous ne venez jamais à l'heure, je viens exprès en retard, au moment où je suppose avoir la chance de vous trouver.

BÉRENGER
C'est juste... c'est juste, pourtant...

JEAN
Vous ne pouvez affirmer que vous venez à l'heure convenue !

BÉRENGER
Évidemment... je ne pourrais l'affirmer.

Jean et Bérenger se sont assis.

JEAN
Vous voyez bien.

BÉRENGER
Qu'est-ce que vous buvez ?

JEAN
Vous avez soif, vous, dès le matin ?

BÉRENGER

Il fait tellement chaud, tellement sec.

JEAN

Plus on boit, plus on a soif, dit la science populaire...

BÉRENGER

Il ferait moins sec, on aurait moins soif si on pouvait faire venir dans notre ciel des nuages scientifiques.

JEAN, *examinant Bérenger.*

Ça ne ferait pas votre affaire. Ce n'est pas d'eau que vous avez soif, mon cher Bérenger...

BÉRENGER

Que voulez-vous dire par là, mon cher Jean ?

JEAN

Vous me comprenez très bien. Je parle de l'aridité de votre gosier. C'est une terre insatiable.

BÉRENGER

Votre comparaison, il me semble...

JEAN, *l'interrompant.*

Vous êtes dans un triste état, mon ami.

BÉRENGER

Dans un triste état, vous trouvez ?

JEAN

Je ne suis pas aveugle. Vous tombez de fatigue, vous avez encore perdu la nuit, vous bâillez, vous êtes mort de sommeil...

BÉRENGER

J'ai un peu mal aux cheveux...

JEAN

Vous puez l'alcool !

BÉRENGER

J'ai un petit peu la gueule de bois, c'est vrai !

JEAN

Tous les dimanches matin, c'est pareil, sans compter les jours de la semaine.

BÉRENGER

Ah ! non, en semaine, c'est moins fréquent, à cause du bureau...

JEAN

Et votre cravate, où est-elle ? Vous l'avez perdue dans vos ébats !

BÉRENGER, *mettant la main à son cou.*

Tiens, c'est vrai, c'est drôle, qu'est-ce que j'ai bien pu en faire ?

JEAN, *sortant une cravate de la poche de son veston.*
Tenez, mettez celle-ci.

BÉRENGER
Oh, merci, vous êtes bien obligeant.
Il noue la cravate à son cou.

JEAN, *pendant que Bérenger noue sa cravate au petit bonheur.*
Vous êtes tout décoiffé ! (*Bérenger passe les doigts dans ses cheveux.*) Tenez, voici un peigne !
Il sort un peigne de l'autre poche de son veston.

BÉRENGER, *prenant le peigne.*
Merci.
Il se peigne vaguement.

JEAN
Vous ne vous êtes pas rasé ! Regardez la tête que vous avez.
Il sort une petite glace de la poche intérieure de son veston, la tend à Bérenger qui s'y examine ; en se regardant dans la glace, il tire la langue.

BÉRENGER
J'ai la langue bien chargée.

JEAN, *reprenant la glace et la remettant dans sa poche.*
Ce n'est pas étonnant !... (*Il reprend aussi le peigne que lui tend Bérenger et le remet dans sa poche.*) La cirrhose vous menace, mon ami.

BÉRENGER, *inquiet.*
Vous croyez ?...

JEAN, *à Bérenger qui veut lui rendre la cravate.*
Gardez la cravate, j'en ai en réserve.

BÉRENGER, *admiratif.*
Vous êtes soigneux, vous.

JEAN, *continuant d'inspecter Bérenger.*
Vos vêtements sont tout chiffonnés, c'est lamentable, votre chemise est d'une saleté repoussante, vos souliers... (*Bérenger essaye de cacher ses pieds sous la table.*) Vos souliers ne sont pas cirés... Quel désordre !... Vos épaules...

BÉRENGER
Qu'est-ce qu'elles ont, mes épaules ?...

JEAN
Tournez-vous. Allez, tournez-vous. Vous vous êtes appuyé contre un mur... (*Bérenger étend mollement sa main vers Jean.*) Non, je n'ai pas de brosse sur moi. Cela gonflerait les poches. (*Toujours mollement, Bérenger donne des tapes sur ses épaules pour en faire sortir la poussière blanche ; Jean écarte la tête.*) Oh ! là là... Où donc avez-vous pris cela ?

BÉRENGER
Je ne m'en souviens pas.

JEAN

C'est lamentable, lamentable ! J'ai honte d'être votre ami.

BÉRENGER

Vous êtes bien sévère...

JEAN

On le serait à moins !

BÉRENGER

Écoutez, Jean. Je n'ai guère de distractions, on s'ennuie dans cette ville, je ne suis pas fait pour le travail que j'ai... tous les jours, au bureau, pendant huit heures, trois semaines seulement de vacances en été ! Le samedi soir, je suis plutôt fatigué, alors, vous me comprenez, pour me détendre...

JEAN

Mon cher, tout le monde travaille et moi aussi, moi aussi comme tout le monde, je fais tous les jours mes huit heures de bureau, moi aussi, je n'ai que vingt et un jours de congé par an, et pourtant, pourtant vous me voyez. De la volonté, que diable !...

BÉRENGER

Oh ! de la volonté, tout le monde n'a pas la vôtre. Moi je ne m'y fais pas. Non, je ne m'y fais pas, à la vie.

JEAN

Tout le monde doit s'y faire. Seriez-vous une nature supérieure ?

BÉRENGER

Je ne prétends pas...

JEAN, *interrompant*.

Je vous vaudrais bien ; et même, sans fausse modestie, je vaudrais mieux que vous. L'homme supérieur est celui qui remplit son devoir.

BÉRENGER

Quel devoir ?

JEAN

Son devoir... son devoir d'employé par exemple...

BÉRENGER

Ah, oui, son devoir d'employé...

JEAN

Où donc ont eu lieu vos libations cette nuit ? Si vous vous en souvenez !

BÉRENGER

Nous avons fêté l'anniversaire d'Auguste, notre ami Auguste...

JEAN

Notre ami Auguste ? On ne m'a pas invité, moi, pour l'anniversaire de notre ami Auguste...

À ce moment, on entend le bruit très éloigné, mais se rapprochant très vite, d'un souffle de fauve et de sa course précipitée, ainsi qu'un long barrissement.

BÉRENGER

Je n'ai pas pu refuser. Cela n'aurait pas été gentil...

JEAN

Y suis-je allé, moi ?

BÉRENGER

C'est peut-être, justement, parce que vous n'avez pas été invité !

LA SERVEUSE, *sortant du café.*

Bonjour, Messieurs, que désirez-vous boire ?

Les bruits sont devenus très forts.

JEAN, à Bérenger et criant presque pour se faire entendre, au-dessus des bruits qu'il ne perçoit pas consciemment.

Non, il est vrai, je n'étais pas invité. On ne m'a pas fait cet honneur... Toutefois, je puis vous assurer que même si j'avais été invité, je ne serais pas venu, car... (Les bruits sont devenus énormes.) Que se passe-t-il ? (Les bruits du galop d'un animal puissant et lourd sont tout proches, très accélérés ; on entend son halètement.) Mais qu'est-ce que c'est ?

LA SERVEUSE

Mais qu'est-ce que c'est ?

Bérenger, toujours indolent, sans avoir l'air d'entendre quoi que ce soit, répond tranquillement à Jean au sujet de l'invitation ; il remue les lèvres ; on n'entend pas ce qu'il dit ; Jean se lève d'un bond, fait tomber sa chaise en se levant, regarde du côté de la coulisse gauche, en montrant du doigt, tandis que Bérenger, toujours un peu vaseux, reste assis.

JEAN

Oh ! un rhinocéros ! (*Les bruits produits par l'animal s'éloigneront à la même vitesse, si bien que l'on peut déjà distinguer les paroles qui suivent ; toute cette scène doit être jouée très vite, répétant :) Oh ! un rhinocéros !*

LA SERVEUSE

Oh ! un rhinocéros !

L'ÉPICIÈRE, *qui montre sa tête par la porte de l'épicerie.*

Oh ! un rhinocéros ! (À son mari, resté dans la boutique :) **Viens vite voir, un rhinocéros !**

Tous suivent du regard, à gauche, la course du fauve.

JEAN

Il fonce droit devant lui, frôle les étalages !

L'ÉPICIER, *dans sa boutique.*

Où ça ?

LA SERVEUSE, *mettant les mains sur les hanches.*

Oh !

L'ÉPICIERÈRE, à son mari qui est toujours dans sa boutique.

Viens voir !

L'ÉPICIER, montrant sa tête.

Oh ! un rhinocéros !

LE LOGICIEN, venant vite en scène par la gauche.

Un rhinocéros, à toute allure sur le trottoir d'en face !

Toutes ces répliques, à partir de : « Oh ! un rhinocéros ! » dit par Jean, sont presque simultanées. On entend un « ah ! » poussé par une femme. Elle apparaît. Elle court jusqu'au milieu du plateau ; c'est la Ménagère avec son panier au bras; une fois arrivée au milieu du plateau, elle laisse tomber son panier ; ses provisions se répandent sur la scène, une bouteille se brise, mais elle ne lâche pas le chat tenu sous l'autre bras.

LA MÉNAGÈRE

Ah ! Oh !

Le Vieux Monsieur élégant venant de la gauche, à la suite de la Ménagère, se précipite dans la boutique des épiciers, les bouscule, entre, tandis que le Logicien ira se plaquer contre le mur du fond, à gauche de l'entrée de l'épicerie. Jean et la Serveuse debout, Bérenger assis, toujours apathique, forment un autre groupe. En même temps, on a pu entendre en provenance de la gauche des « oh ! », des « ah ! », des pas de gens qui fuient. La poussière, soulevée par le fauve, se répand sur le plateau.

LE PATRON, sortant sa tête par la fenêtre à l'étage au-dessus du café.

Que se passe-t-il ?

LE VIEUX MONSIEUR, disparaissant derrière les épiciers.

Pardon !

Le Vieux Monsieur élégant a des guêtres blanches, un chapeau mou, une canne à pommeau d'ivoire; le Logicien est plaqué contre le mur, il a une petite moustache grise, des lorgnons, il est coiffé d'un canotier.

L'ÉPICIERÈRE, bousculée et bousculant son mari, au Vieux Monsieur.

Attention, vous, avec votre canne !

L'ÉPICIER

Non, mais des fois, attention !

On verra la tête du Vieux Monsieur derrière les épiciers.

LA SERVEUSE, au Patron.

Un rhinocéros !

LE PATRON, de sa fenêtre, à la Serveuse.

Vous rêvez ! (Voyant le rhinocéros.) Oh ! ça alors !

LA MÉNAGÈRE

Ah ! *(Les « oh » et les « ah » des coulisses sont comme un arrière-fond sonore à son « ah » à elle ; la Ménagère, qui a laissé tomber son panier à provisions et la bouteille, n'a donc pas laissé tomber son chat qu'elle tient sous l'autre bras.)* **Pauvre minet, il a eu peur !**

LE PATRON, *regardant toujours vers la gauche, suivant des yeux la course de l'animal, tandis que les bruits produits par celui-ci vont en décroissant : sabots, barrissements, etc. Bérenger, lui, écarte simplement un peu la tête, à cause de la poussière, un peu endormi, sans rien dire; il fait simplement une grimace.*

Ça alors !

JEAN, *écartant lui aussi un peu la tête, mais avec vivacité.*

Ça alors !

Il éternue.

LA MÉNAGÈRE, *au milieu du plateau, mais elle s'est retournée vers la gauche ;les provisions sont répandues par terre autour d'elle.*

Ça alors !

Elle éternue.

LE VIEUX MONSIEUR, L'ÉPICIÈRE, L'ÉPICIER, *au fond, réouvrant la porte vitrée de l'épicerie, que le Vieux Monsieur avait refermée derrière lui.*

Ça alors !

JEAN

Ça alors ! (À Bérenger.) Vous avez vu ?

Les bruits produits par le rhinocéros, son barrissement se sont bien éloignés ; les gens suivent encore du regard l'animal, debout, sauf Bérenger, toujours apathique et assis.

TOUS, *sauf Bérenger.*

Ça alors !

BÉRENGER, *à Jean.*

Il me semble, oui, c'était un rhinocéros ! Ça en fait de la poussière !

Il sort son mouchoir, se mouche.

LA MÉNAGÈRE

Ça alors ! Ce que j'ai eu peur !

L'ÉPICIER, *à la Ménagère.*

Votre panier... vos provisions...

LE VIEUX MONSIEUR, *s'approchant de la Dame et se baissant pour ramasser les provisions éparpillées sur le plancher. Il la salue galamment, enlevant son chapeau.*

LE PATRON

Tout de même, on n'a pas idée...

LA SERVEUSE

Par exemple !...

LE VIEUX MONSIEUR, *à la Dame.*

Voulez-vous me permettre de vous aider à ramasser vos provisions ?

LA DAME, *au Vieux Monsieur.*

Merci, Monsieur. Couvrez-vous, je vous prie. Oh ! ce que j'ai eu peur.

LE LOGICIEN

La peur est irrationnelle. La raison doit la vaincre.

LA SERVEUSE

On ne le voit déjà plus.

LE VIEUX MONSIEUR, *à la Ménagère, montrant le Logicien.*

Mon ami est logicien.